



Julien Rochard

Quelle est votre plus grande peur ?

L'Œil de Phobos

Thriller

Extrait de l'œil de Phobos

Prologue

26 avril 1999

L'homme, drapé d'une blouse blanche, parcourut attentivement les informations du dossier de la patiente zéro. Cheveux blancs, visage carré et sourcils proéminents, il balaya en un rien de temps le portrait de la jeune femme. Claire Meunier, 24 ans, 1M62, 59 kilos. Célibataire. De nature casanière. Parents divorcés, père alcoolique. Relation avec sa mère : difficile. 1 an d'université puis petits boulots par ci, par là. Difficultés à s'intégrer en société. Groupe sanguin : O+. Non fumeuse. Fait du sport (course à pied) trois fois par semaine. Pulsations cardiaques/minute : 49. Cœur en pleine forme, aucune anomalie trouvée. Pression artérielle normale (tension systolique : 122, tension diastolique : 82). Peur répertoriée : arachnophobie. L'homme referma le dossier avant de planter ses yeux dans le regard du scientifique qui lui faisait face de l'autre côté du bureau. Celui-ci devait avoir dans les 25-30 ans. Fluet, une masse de cheveux gras, imberbe et des lunettes carrées à double foyer qui lui donnait l'air du premier de la classe. Le profil type du matheux puceau qui passe ses journées derrière un écran à parler de tubes à essai ou d'équations mathématiques. Il semblait à la fois nerveux et excité par la suite des événements.

— Alors son truc à elle, c'est l'arachnophobie ?

L'homme d'une cinquantaine d'années fronça les sourcils.

— Une des peurs les plus courantes chez la population féminine, fit remarquer le scientifique.

— Vous pensez que ce sera suffisant ?

— La patiente a subi un gros traumatisme dans son enfance, expliqua-t-il. Quand elle avait 8 ans, son cousin a ouvert la porte de sa chambre pendant qu'elle dormait et a laissé entrer des dizaines d'araignées. Claire Meunier s'est réveillée en pleine nuit avec la peur de sa vie, poursuivit-il. Elle se souvient encore de ce qu'elle a ressenti quand l'une d'entre elles s'est baladée sur sa joue et que ses pattes ont pénétré dans sa bouche. Elle a senti une douleur vive, semblable à une pique d'aiguille, suivie d'une douleur plus acérée, paralysante.

L'homme était captivé par le récit délivré par le laborantin.

— Il s'en est suivi des démangeaisons de la peau, un gonflement et une rougeur de la joue.

— Rien que d'imaginer la scène, ça me répugne...

— Les gens ont peur des araignées parce qu'ils les trouvent répugnantes, mais ce sont des êtres fascinants, vous savez ? Et tellement utiles.

— Ouais, si vous le dites. À vrai dire, je ne raffole pas non plus de ces sales bestioles ! C'est donc cet événement qui a tout déclenché chez la patiente ?

— Sans aucun doute. Elle a été emmenée à l'hôpital où on l'a soignée à l'aide d'un traitement spécial, anti-arachnéen. Ça a pris quelques semaines avant que sa joue ne redevienne comme avant.

— Depuis ce trauma, elle a donc développé une peur panique de ces foutues araignées...

Le scientifique hochait la tête avant de poursuivre dans ses explications.

— Chez certaines personnes, la peur intervient lorsqu'il y a contact avec le corps. Chez Claire Meunier, le seul fait d'apercevoir une aranéide déclenche une réaction immédiate, hormonale, dit-il. Une forte accélération du rythme cardiaque et du stress. Cela va bien au-delà d'un simple dégoût. C'est une peur viscérale.

— Parfait, enchaîna l'homme derrière son bureau. Qu'on la prépare pour l'expérience. On a besoin de résultats, et vite.

— Monsieur, si je peux me permettre. Si on pousse trop loin la peur, on risque de...

— Je me fous des risques, vous m'entendez ? Je ne vous paie pas pour vos états d'âme !

L'homme de sciences hésita à répliquer puis acquiesça.

— Si jamais ce dont vous m'avez fait part se révèle être exact, imaginez une seule seconde ce que ça voudrait dire. Préparez la patiente, dit-il sur un ton ferme.

— Bien, Monsieur.

Le laborantin quitta la pièce, le crâne enseveli de doutes. Si la peur était poussée à l'extrême, il savait ce que cela signifiait.

Claire respirait difficilement. Ses poignets étaient attachés aux deux bras du fauteuil, tout comme ses chevilles. Son cœur battait plus vite que d'habitude. 92 pulsations/minute. Sur sa tête, un casque virtuel était accroché par deux lanières en plastique qui lui serraient le cou. La seule chose qu'elle distinguait était un écran noir devant ses yeux. L'odeur qui se dégageait de la pièce était médicale, clinique. Les avant-bras de Claire étaient reliés par des capteurs, eux-

mêmes reliés à une machine remplie de boutons électroniques sur laquelle tout était vérifié. Rythme cardiaque, pression artérielle, température corporelle, taux de sucre dans le sang... Pourquoi avait-elle accepté de participer à cette expérience ? On lui avait pourtant expliqué de quoi il retournait quand elle avait signé en bas de la feuille trois jours plus tôt. Des tests réalisés sur des patients afin de susciter des réactions chimiques et hormonales dans un but médical. Mais quoi, précisément ? Un traitement anticancer ? Une étude sur le QI de l'individu lambda ? Elle n'en savait pas grand-chose, au final. « Les capteurs enregistrent votre rythme cardiaque et les émotions ressenties face à diverses images que l'on présente aux sujets » lui avait-on dit. Bien sûr, Claire avait immédiatement fait mention de son arachnophobie dans la case prévue à cet effet : Phobie ou peur particulière ? La moindre image d'une de ces bestioles générerait en elle une panique qui la paralysait. Elle avait longuement hésité avant d'accepter de participer à ce genre d'expériences. Une première pour la jeune femme. Mais la somme d'argent à la clé avait motivé sa décision.

— Est-ce que quelqu'un m'entend ?

Trois hommes vêtus de blouses blanches se tenaient derrière une vitre qui les séparait de la patiente zéro. L'un d'entre eux tapait sur un ordinateur portable. Il vérifia les chiffres au milieu de l'écran.

— Son rythme cardiaque est redescendu à 87 pulsations/minute. La pression artérielle est bonne, le taux de cortisol que vous avez prélevé ce matin est de 18 mg/dcl. Je crois qu'on peut commencer...

— Il y a quelqu'un ? Vous m'entendez ?

La respiration de Claire était plus lente, elle tenta de se calmer en resserrant les doigts de sa main droite.

— J'ai un écran noir, dit-elle. Aucune image, est-ce que c'est...

Tout d'un coup, Claire distingua un visuel, des couleurs. Un coquelicot au milieu d'un champ. 74 pulsations/minute. Derrière la vitre, les trois hommes observèrent la scène. Les capteurs jouaient les chefs d'orchestre. Des dizaines d'images défilèrent : une plage, un coucher de soleil, une tasse de café fumante, un garçon au visage tuméfié, un pénis en érection, un homme dont le corps était criblé de balles, un homme et une femme nus dans un lit. Les capteurs s'affolèrent. Claire passa par plusieurs émotions. L'apaisement, la tristesse, l'excitation. L'expérience était étrange, mais si elle était bien payée, c'était le principal. Soudain, son cœur se mit à battre la chamade. Comme si on avait mis un coup d'accélérateur. Un corps velu doté de huit pattes se dressait devant ses pupilles. Claire se mit à hurler.

— Non, pas ça ! Pas d'araignées ! Arrêtez l'expérience !

Son pouls grimpa en flèche, plus vite qu'une Ferrari lancée à toute vitesse. Sa pression artérielle faisait le yoyo, stimulée par la panique. Les trois hommes se jetèrent un regard. L'expérience venait réellement de commencer. D'autres images défilèrent et s'imprimèrent dans la mémoire de Claire. Des Cheiracanthès aux crochets énormes se dirigeaient vers elle et la scrutaient avec des yeux jaunes, des araignées-loups, des veuves noires, des mygales. Elles étaient toutes autour d'elle.

— Arrêtez, je vous en supplie ! Arrêtez !

Elle tenta d'arracher les liens qui la maintenaient au fauteuil, mais le métal ne bougea pas d'un centimètre. Une prison de fer de laquelle Claire ne pouvait se dégager. Elle eut du mal à respirer. Ses pulsations cardiaques atteignirent 182.

— C'est trop d'un coup ! Si on continue comme ça, on risque l'arrêt cardiaque ! cria le jeune scientifique dont les doutes venaient de s'envoler.

Un de ses collègues le retint par le bras.

— On continue ! Il veut qu'on continue !

— Mais on va la tuer à ce rythme-là !

Claire se mit à ressentir des picotements sur sa peau. Un faible courant électrique lui caressa l'épiderme, créant l'illusion que les arachnides lui grignotaient la chair.

— Non ! hurla-t-elle.

Ses cris vibrèrent sur les parois de la pièce.

— Laissez-moi tranquille ! Arrêtez, je vous en supplie ! Mon Dieu, non ! Aaaaahhh !

Puis des centaines d'araignées se jetèrent sur son visage, recouvrirent ses bras, explorèrent ses cuisses. Son corps tout entier était devenu une araignée géante, un corps noirci et velu. Tout comme Grégor Samsa dans la Métamorphose de Kafka.

— Son cœur va lâcher !

— Ferme-la ! On connaissait les risques !

Derrière son casque, les yeux de Claire se révoltèrent sous l'effet de la peur. Son cœur ne résista pas et le manque d'oxygène provoqua un arrêt cardiaque. Les capteurs cessèrent leur ballet mécanique jusqu'à entendre un son continu. Une ligne droite sur la machine. Celle d'un battement de cœur à 0 pulsation/minute.

— Elle est...

Le jeune laborantin ouvrit la porte et se précipita vers Claire, la tête penchée sur sa poitrine. Il lui retira le casque et fit un bon en arrière, trébuchant sur le sol.

— Je crois qu'elle est morte, putain ! lança-t-il.

Un lourd silence régna dans la pièce. Ses deux collègues levèrent la tête de Claire Meunier et enfoncèrent une longue aiguille au niveau du tronc cérébral qui transperça l'épiderme et la chair. Un liquide jaunâtre remplit les trois quarts de la seringue.

— Détache-la et nettoie ce merdier, compris ? fit l'un d'entre eux.

Il s'adressait au puceau, fan de tubes à essai. Il fixa le liquide dans la seringue.

— C'est donc ça la découverte du siècle ? Espérons que ce mégalo ne soit pas juste un cinglé, ajouta-t-il.

Son collègue se contenta de hausser les épaules. Le jeune homme, derrière ses lunettes rondes, fixa Claire Meunier, décontenancé par ce qu'il venait de se passer. Le visage de la patiente zéro était déformé, comme cristallisé par la panique. Il fixa ses yeux blancs et sa bouche à moitié ouverte. Comme si

la mort l'avait possédée. Comme si Phobos, le dieu de la peur
lui-même, l'avait contemplée...

Chapitre 1 :

Blandine

Les rayons du soleil d'hiver caressaient le visage de Camille, plaqué contre la vitre. Bercée par les paroles de Only you du groupe The Platters, elle laissa divaguer son esprit, le regard fixé sur la forêt qui défilait à toute allure. "Only you can make the darkness bright, only you and you alone can thrill me like you do..." Ces géants des bois qui semblaient étendre leurs bras jusqu'au ciel. Ces corps massifs aux couleurs hivernales. Camille se sentait apaisée, emportée par les voix d'Alex Hodge et de David Lynch, les deux seuls membres du groupe qu'elle connaissait. Elle ferma les yeux l'espace d'un instant et sentit une main contre la sienne. De la chaleur humaine, une sensation de douceur. Que c'était agréable en cette saison. Grégory conduisait, concentré sur la route bitumée. Une main sur le volant, l'autre enfoncée dans celle de Camille. Thomas, leur fils, était assis sur le siège arrière, casque sur la tête. Lui aussi s'amusait à regarder ces géants qui semblaient les observer. Camille fredonna quelques paroles de la chanson puis rouvrit les yeux, les pupilles éblouies par la lumière qui donnait l'impression de vouloir percer la vitre. "For it's true, you are my destiny, when you hold my hand, I understand the magic that you..."

Tout d'un coup, elle fut prise d'un sursaut, comme si un courant électrique lui avait parcouru la moelle épinière. La douce chaleur au creux de sa main avait disparu, remplacée par une sensation de froid intense. La main de Grégory était glaciale et raide comme la pierre. Camille voulut la lâcher,

mais c'était impossible. Le ciel s'obscurcit et les géants frappèrent contre la vitre. Grégory, le visage en sang, fixa Camille, terrorisée. Thomas, le casque toujours sur les oreilles, poussa un hurlement. Les phares du camion d'en face transpercèrent le pare-brise de la Volkswagen, écrasée quelques secondes plus tard par le monstre d'acier. Le choc frontal sortit Camille de son cauchemar, la chemise de nuit trempée de sueur. Elle sentit les battements de son cœur dans la poitrine avant de réaliser qu'elle était allongée sur le lit. Elle se tourna sur le flanc droit pour attraper son téléphone portable. Elle appuya sur le bouton latéral qui afficha un écran bleu. 05 h 46. Une photo de Thomas, sourire aux lèvres, ornait l'arrière-plan. Il était tout ce qu'il lui restait désormais. Sa bouffée d'oxygène, sa raison de vivre.

Un an déjà s'était écoulé depuis la mort de Grégory, son ex-mari. Treize mois maintenant que ce cauchemar venait la hanter, la torturer. Un accident de voiture survenu en pleine nuit, sur une départementale. Ce soir-là, Grégory était au volant de sa Volkswagen et Camille l'avait appelé. Une violente altercation avait eu lieu une heure avant au sujet de leur fils, Thomas. Tout avait toujours tourné autour de Thomas. Son éducation, ses centres d'intérêt, ses crises. Grégory avait demandé la garde entière de leur fils. Le boulot de Camille et son statut de lieutenant à la brigade criminelle de Clermont-Ferrand pesaient lourd dans la balance.

Difficile d'être présente pour un enfant quand on consacre sa vie à traquer les criminels. Malgré cela, la demande de Grégory avait été rejetée, le juge ayant décidé que la garde partagée était indispensable au bien-être émotionnel du jeune garçon de 9 ans. Une décision que Grégory avait eu beaucoup de mal à encaisser et qui n'avait fait qu'aggraver encore plus leurs relations.

Ce soir-là, Camille était sur les nerfs, hors d'elle. Son ex-mari avait décidé de fuir l'affrontement et avait pris la route

sous une pluie battante. Tandis que les phares de la Volkswagen avaient percé l'obscurité, l'averse n'avait cessé de maculer le pare-brise. La sonnerie du téléphone avait retenti à plusieurs reprises et Grégory avait fini par décrocher. Les derniers mots de son ex-mari résonnaient encore dans la tête de Camille dont la culpabilité n'avait, dès lors, cessé de grandir pour la ronger de l'intérieur. « Écoute, Camille, laisse tomber, OK ? Toi et moi, on ne sera jamais... ». Et puis le bruit du choc à l'autre bout de la ligne. Le bruit de la tôle, mêlé au bris de verre. Le début de la descente aux enfers. Une voiture lancée à toute allure. Deux jeunes alcoolisés au volant. Dont un mineur de 17 ans. Morts sur le coup. Et dans leur folie, ils avaient emporté Grégory. Seule face à ce drame, Camille avait tout quitté. Son boulot de flic, Clermont-Ferrand, sa vie passée. Elle avait tiré un trait. Tout quitter pour tout recommencer. Laisser le malheur derrière soi et prendre un nouveau départ.

La Nouvelle-Calédonie avait été sa bouée de sauvetage. Une sœur à Nouméa qu'elle n'avait pas revue depuis plusieurs années. Un billet d'avion acheté pour deux et elle avait débarqué sur Le Caillou, surnom de l'île, en plein cœur du Pacifique. Un job d'enseignante à l'Université. Certes, moins bien payé que son poste de lieutenant à la criminelle, mais avec beaucoup moins de soucis. Une nouvelle vie sur un bout de terre dans l'océan qui lui donnait l'impression de vivre à nouveau.

Pour la première fois, elle se sentait vraiment vivante. Pour Thomas, les choses étaient différentes. La mort de son père avait laissé un grave traumatisme et chaque fois qu'il regardait sa mère dans les yeux, Camille avait l'étrange sensation que deux lames de feu allaient lui transpercer le cœur. Thomas lui en voulait et la tenait pour responsable de l'accident. Après tout, c'était sans doute vrai. Si elle ne l'avait pas harcelé ce soir-là, Grégory serait encore vivant aujourd'hui. Et il serrerait Thomas dans ses bras. Malgré ses efforts pour

chasser le passé, le visage de son fils l'empêchait d'oublier, lui rappelant à chaque instant la tragédie survenue durant cette nuit pluvieuse.

Camille resta allongée un instant, la tête plaquée contre l'oreiller et les souvenirs qui ne cessaient de remonter à la surface. Un passé destructeur qui ne la lâchait pas. Dans une heure, les premiers rayons de soleil s'engouffreraient à travers les lattes en bois du volet. Elle repoussa la couverture et sortit du lit. Thomas, dans la chambre d'à côté, dormait encore profondément. Elle enleva sa chemise de nuit, enfila un vieux T-Shirt froissé et un bas de jogging avant de se diriger vers la salle de bain. Un coup d'eau rapide sur le visage pour nettoyer les pores de sa peau, encore maculée de sueur. En bas, elle entendit un bruit et une douce odeur de café parvint jusqu'à ses narines. Elle alluma le couloir et descendit les escaliers pour arriver dans la cuisine. Elle aperçut Lucie, sa grande sœur, occupée à dévorer deux tartines beurrées, trempées dans une tasse fumante de café au lait. Les deux joues remplies, celle-ci s'arrêta de mastiquer.

— Déjà debout ? Il est à peine 6h00, fit-elle remarquer.

Camille enfonça la capsule de café dans le percolateur. Le liquide aux arômes d'arabica se déversa dans la tasse.

— Je n'arrivais pas à dormir.

— Laisse-moi deviner, toujours ces cauchemars qui reviennent ?

Camille acquiesça, les paumes enroulées autour de la tasse bien chaude. Elle posa ses lèvres sur le bord et but une gorgée.

— C'est rien, ça finira bien par passer.

— Cam, ça fait plus d'un an que ça dure, tu crois pas que tu devrais penser à ce que je t'ai dit ? Hugo pourrait te prendre dans son cabinet et...

— Arrête ! J'ai pas besoin d'une thérapie, d'accord ? Je suis pas venue m'installer ici pour que tu me dises quoi faire ! Je m'en suis toujours sortie toute seule et je compte bien continuer.

Elle regretta instantanément les paroles qu'elle avait prononcées.

— Désolée, c'est pas ce que...

— C'est bon, laisse tomber, répliqua Lucie en soupirant. Je file à la douche avant qu'Hugo ne se lève. Autrement, je suis pas prête d'arriver à l'heure au boulot, dit-elle en plaisantant.

Camille esquissa un sourire, comme pour détendre l'atmosphère. Hugo, son beau-frère, était psychothérapeute dans une clinique. C'est comme ça que Lucie et lui s'étaient rencontrés. Sa grande sœur était secrétaire médicale. En raison du manque de personnel, celle-ci avait accepté des heures supplémentaires. Elle et son mari n'avaient pas d'enfant, mais à contrario une vie professionnelle bien chargée. Hugo avait proposé son aide à Camille qu'elle s'était empressée de refuser. S'asseoir sur un divan et déballer son passé à un beau-frère qu'elle n'avait pas vu depuis plus de quinze ans, non merci. Les cachets de Valium pour l'anxiété et les crises d'angoisse feraient l'affaire, un point c'est tout. Elle grignota quelques biscuits au chocolat et termina son café. Le temps où l'alimentation dirigeait sa vie semblait loin derrière elle. Les œufs du matin et les poignées d'amandes avaient été remplacés par des gâteaux riches en glucides et l'apport de caféine dans

son sang avait triplé. Sans compter les cachets pour l'aider à tenir le coup.

À 47 ans, Camille Bréant, l'ancienne lieutenant à la brigade criminelle, était désormais une autre femme. Elle remonta l'escalier, ouvrit un tiroir et avala une pastille de Valium. La première de la journée. Une dizaine de copies non corrigées traînait sur le bureau. Elle regarda l'heure sur la pendule accrochée au-dessus de l'armoire. 06 h 40. Une heure avant que Thomas ne se réveille pour l'école. Trop tard pour se recoucher de toute façon. Elle prit la pile de copies et un stylo rouge. Elle les fixa, le regard perdu dans ses pensées. Elle, la flic autrefois respectée par ses collègues et qui avait gravi tous les échelons, allait finir sa vie ici, en Nouvelle-Calédonie. Un caillou perdu au milieu d'un océan tout bleu. Avait-elle vraiment fait le bon choix de venir s'installer ici ? Était-ce la vie dont elle avait rêvé pour Thomas ? Dans deux heures, elle serait à l'université, derrière son bureau, face à son écran. À expliquer la réalité du terrain à de jeunes étudiants destinés, eux aussi, à devenir flics. Enseigner ce qu'elle avait fui. C'était ça, aujourd'hui, sa réalité.

Université de Nouvelle-Calédonie

Camille éteignit le vidéo projecteur. Elle fixa pendant quelques secondes ses étudiants, scrutant la moindre réaction dans leurs yeux. Enquêter sur le terrain était une chose, transmettre ses connaissances et son expérience en était une autre. Certains étaient doués et faisaient preuve de perspicacité, d'intuition. D'autres n'étaient clairement pas faits pour ce boulot. Il fallait être prêt à tout. À affronter le pire de la nature humaine.

Comme le souvenir de sa dernière enquête. Charlie, une petite fille de 6 ans, avait disparu en plein cœur du Cristal Parc, la fête foraine de Clermont-Ferrand. Volatilisée sous les yeux

de son père qui avait commis la terrible erreur de lui lâcher la main. Le même jour, une femme avait été retrouvée morte dans une nacelle de la Grande Roue. Une affaire difficile, éprouvante. Une histoire tragique qui avait ébranlé l'opinion publique. Et Camille aussi. La douleur des parents qu'elle avait ressentie au plus profond de ses entrailles. Elle se rappelait ce que l'académie de police lui avait dit à son arrivée dans la brigade. « Ne jamais vous identifier aux victimes. Vous risqueriez d'y laisser votre peau. » Chose qu'elle n'avait, en fin de compte, jamais réussi à faire. L'absence d'empathie, elle ne connaissait pas. Elle fut la première à rompre le silence.

— Qu'est-ce que ça nous apprend sur son profil ?

Camille faisait référence à l'image qu'elle venait de projeter quelques minutes plus tôt. Celle de Ghislain Pérévad, un tueur en série arrêté en 1982 dans la région vosgienne, près du lac de Gérardmer. L'homme avait assassiné quatorze femmes de 30 à 45 ans et avait disposé les corps dans sa cave en prenant soin de les aligner à un mètre d'intervalle. Quand les gendarmes avaient enfoncé la porte à coup de bélier, l'horreur leur avait littéralement sauté au visage. Quatorze cadavres de femmes dénudées et maquillées comme des poupées. Délire d'un fou maniacodépressif ? L'avocat de Pérévad avait plaidé la folie de son client alors que les familles des victimes avaient réclamé la chaise électrique. Même si la peine de mort était abolie depuis le 9 octobre 1981 en France, Camille avait de sérieux doutes quant à l'efficacité d'envoyer un assassin en puissance dans un asile psychiatrique.

— Que c'est un vrai Dom Juan, lança un des étudiants.

Des rires étouffés se firent entendre.

— Analyse très constructive, Pierre. Merci pour ta remarque, répondit Camille d'un air moqueur. Plus sérieusement ? Oui, Sofia ?

Une jeune femme, petites lunettes carrées et frange brune qui lui couvrait la moitié du front, prit la parole parmi une vingtaine d'étudiants.

— Il aime l'ordre, c'est un maniaque.

— C'est déjà mieux. Pourquoi ça ?

— Les victimes, elles sont toutes alignées. L'écart est toujours le même, un mètre. Il ne laisse pas de place au hasard. Le chaos le met hors de lui.

Camille esquissa un sourire.

— Intéressant. Quoi d'autre ?

— C'est un collectionneur, laissa échapper un autre étudiant.

— Un collectionneur, répéta Camille. Tu peux développer ?

Tous les regards se portèrent sur Franck, un gaillard aux muscles galbés qui passait toutes ses soirées à la salle de sport.

— Il maquille ses victimes, il les dénude. Pour lui, ce sont des poupées qu'il collectionne. Si vous me permettez l'expression, ça le fait bander de savoir qu'elles sont à sa merci et qu'il peut en disposer comme bon lui semble, à chaque instant. Comme des trophées à contempler.

— Des muscles et une tête bien remplie, ironisa Camille. Expression acceptée, ajouta-t-elle. C'est une manière bien masculine de voir les choses, mais je crois que dans cette salle, tout le monde a compris, n'est-ce pas ?

Les sourires se dessinèrent sur les visages. L'ex-lieutenante poursuivit son speech.

— Ghislain Pérévad a été arrêté le 9 juin 1982, dit-elle. Il a échappé à la prison à vie après avoir été diagnostiqué comme fou.

— Fou ? s'interrogea une étudiante. Pour moi, ce gars-là était tout sauf un déjanté. C'est vrai, non ? Pour tuer quatorze femmes comme il l'a fait et mettre en scène ses meurtres, c'est qu'il avait tout calculé, tout prévu.

— Perso, je suis aussi du genre à tout planifier, répliqua Pierre. C'est vrai, je trouve ça rassurant de tout programmer d'avance. Ce n'est pas pour autant qu'il me viendrait l'idée de buter des nanas et de les garder dans ma cave ! Ce mec était un vrai psychopathe, point barre ! s'exclama-t-il.

— Ce que Laure veut dire, commenta Camille, c'est que le profil de Pérévad colle davantage à celui d'un homme confiant, sûr de lui, qui sait ce qu'il fait. Loin du tueur atteint de démence et dont les actes seraient irréflectifs.

Laure approuva d'un hochement de tête, le regard dissimulé par une épaisse couche de mascara.

— Erreur de justice. À l'époque, le jury s'est laissé séduire par le petit numéro que Pérévad leur a joué. Celui d'un aliéné mental. Il a affirmé que Satan lui-même lui avait ordonné de tuer ces femmes. Qu'il avait entendu des voix le guider. Qu'il n'avait pas eu le choix. Le verdict est tombé et

Pérévad est mort en 2017 à l'âge de 77 ans, dans sa cellule de l'institut Saint-Anne, expliqua Camille. Il avait laissé une lettre dans laquelle il demandait pardon aux familles. Une manière de s'absoudre de ses péchés avant d'aller rejoindre l'éternel.

— Donc ce gars a tué quatorze femmes de sang-froid, a plaidé la folie pour ensuite avouer ses crimes ?

Pierre semblait à la fois atterré et admiratif de cet homme.

— C'est le profil type d'un tueur en série manipulateur qui contrôle tout, répondit Camille. Intelligent, cultivé et motivé par la colère, la haine envers les femmes. Un QI élevé, c'est certain.

— On connaît le mobile ? demanda Sofia. La raison pour laquelle il a tué toutes ces femmes ? Je veux dire, quatorze, c'est pas rien ! Un pervers satanique, un truc dans le genre ?

— On n'a jamais su, non. Il ne l'a jamais mentionné dans ses lettres. Quatorze familles ont dû faire le deuil sans savoir pourquoi un être cher leur avait été arraché sans raison aucune. Même si en effet l'hypothèse retenue a été celle d'une adoration de Satan, elle est aujourd'hui loin d'être concluante. Pérévad a emporté son secret dans la tombe, ajouta Camille.

Un silence pesant envahit la salle. Des dizaines de pupilles étaient braquées sur Camille dont l'analyse psychologique de Ghislain Pérévad, un célèbre tueur en série, captivait l'attention de ses étudiants.

Camille s'apprêtait à relancer une deuxième diapositive lorsque l'on frappa à la porte. Le visage de Mme Duchesne, la présidente de l'université, apparut dans l'entrebâillement de la porte. D'emblée, Camille aperçut les deux uniformes bleus

derrière la sexagénaire. Ses neurones firent une connexion quasi instantanée. Elle reconnut le blason de la gendarmerie calédonienne. C'était rare que la présidente vienne lui rendre visite dans sa salle. À vrai dire, ça n'avait dû arriver qu'une seule fois depuis la prise de son poste en mars de l'année dernière. Et qu'elle soit accompagnée de deux gendarmes rendait la chose encore plus exceptionnelle. Une alarme d'un rouge vif s'alluma dans sa tête. Que s'était-il passé ?

— Pardon pour l'interruption, lança la présidente. Camille, je peux vous voir un instant ?

Mme Duchesne était présidente depuis six ans. Cheveux courts, visage carré. Ses traits lui donnaient l'air d'une femme autoritaire. Sa voix, légère et douce, contrastait avec son physique de bonne femme stricte. À son arrivée, Camille l'avait tout de suite appréciée. Élégante, sûre d'elle, charismatique. Une femme qui n'avait pas peur de prendre des risques quand il le fallait. Camille lui adressa un rictus de sympathie tout en se dirigeant vers le pas de la porte.

— N'en profitez pas pour ne rien faire, dit-elle à ses étudiants sur le ton de l'humour. Je veux la fiche analytique complète sur Pérévad !

— Bonjour, Camille, navrée de vous couper en plein cours. Ces deux messieurs sont de la gendarmerie.

Camille fixa les deux hommes attentivement. Ses vieux réflexes revenaient à la charge plus vite qu'un cheval lancé à pleine course. Elle remarqua le visage de sa supérieure hiérarchique. Un air grave. Elle semblait bouleversée, sous le choc. Il s'était passé quelque chose, c'était certain. Camille le sentait. Et les prochains mots de Victoria Duchesne allaient très vite le confirmer.

— Camille, on a... on vient... on vient de retrouver un corps, dit-elle.

Sa voix était nouée par l'émotion.

— On l'a retrouvé sur l'île aux canards.

— Un corps ?

Camille avait l'impression que les deux gendarmes ne la lâchaient pas du regard. Sans doute parce que la présidente leur avait parlé d'elle. De son ancien job. Une ex-lieutenante de métropole venue s'installer à Nouméa pour devenir prof dans une université insulaire, ça ne passait pas inaperçu. Un virage professionnel et personnel à 180 degrés. La sexagénaire acquiesça.

— Une femme, dit-elle.

Camille sentit toute l'émotion dans son regard. Elle craignait le pire. Victoria soupira.

— Une jeune femme. Je suis désolée, Camille. Vraiment désolée. Il s'agit d'une de vos étudiantes, Blandine Varois...

Le nom prononcé par sa supérieure fit l'effet d'une bombe. Camille crut revenir des années en arrière. Elle, la super flic, la super lieutenante prête à se battre pour la justice. Blandine Varois, une étudiante de 29 ans. Cinq jours qu'elle n'avait pas mis les pieds dans sa salle. Aucune nouvelle, aucune info quant à son absence. Rien. À l'université, cela n'avait en soi rien d'anormal. Les étudiants venaient et repartaient à leur guise. Camille aurait pu tout imaginer. Tout sauf le pire. Une pensée traversa son esprit. La mort l'avait suivie jusque sur cette île. À nouveau, elle sentait sa présence.

Cette ombre maléfique qui planait en continu et qui n'avait jamais cessé de la quitter.

Chapitre 2 :

Apophis

Île aux canards, quelques heures auparavant...

Le bateau de la gendarmerie filait à toute allure sur les remous de l'eau turquoise qui claquait contre les parois métalliques. Au départ de l'Anse Vata, l'île n'était qu'à cinq minutes de Nouméa. Pour y accéder, la population prenait les fameux taxis boat qui les emmenaient tout droit vers un lieu unique et magique. Une plage de sable blanc, à l'abri du vent. L'île était habillée de transats, de farés, de tables, d'un restaurant... tout pour offrir un moment de détente sur un bout de terre, isolé du monde. Le sentier marin invitait à la découverte des coraux et des diverses espèces de poissons exotiques. Et voilà que tout d'un coup, la Faucheuse s'était invitée à la fête. Sa main gantée de noir avait frappé cet îlot paradisiaque, recouvrant le sable de son voile obscur. Comment était-ce possible ? Que s'était-il passé ? Francis Bonfeux, un des plagistes et employés de l'île, avait trouvé le corps tôt dans la matinée. Désorienté par sa découverte, il avait parlé d'un visage bleuté. « Un visage qui fait peur », avait-il dit, la voix tremblante. Un visage qui fait peur ? Qu'est-ce que ça voulait dire ? Sans doute que l'eau avait déjà agi sur la peau. Le gyrophare du bateau dansait au cœur du ciel calédonien. Un ciel bleu qui venait subitement de s'assombrir. Philippe Martin, le capitaine de gendarmerie, aperçut les palmiers à une centaine de mètres.

Quelques rayons de soleil tapaient sur la moitié gauche de son visage. Le moteur du bateau commença à ralentir. Deux minutes plus tard, les gendarmes furent accueillis par un homme d'une cinquantaine d'années. Ses larges épaules, ses pommettes carrées et sa mâchoire d'acier en imposaient. Un Kanak pure souche. Une masse d'1M90 pour 110 kilos de barbaque. Autant dire qu'on n'avait aucune envie de s'y frotter. Les chaussures coquées du capitaine Martin écrasèrent le sable mouillé. Deux de ses collègues le suivaient, en retrait.

— Bonjour, Capitaine, dit-il.

La voix du Kanak était grave, presque rocailleuse. Lui et le flic échangèrent une franche poignée de main. Martin sentit la pression qui s'exerçait sur ses phalanges.

— C'est Francis, un de mes employés, qui a trouvé le corps ce matin de bonne heure. Tout le monde est sous le choc, dit-il. Vous pouvez me croire !

— Vous l'avez déplacé ?

— De quoi ?

Le kanak avançait d'un pas rapide entre les transats et les allées des palmiers. Martin et son équipe lui emboitèrent le pas.

— Le corps, vous l'avez déplacé ?

— Non, bien sûr que non, on n'a touché à rien, vous pensez bien ! Ce n'est pas notre truc de bouger des cadavres, dit-il. Ici, on est plus cocktail et poisson grillé, vous voyez le genre ?

Le capitaine lui jeta un bref regard et se contenta d'acquiescer. À chacune de ses foulées, le sable se collait sur le

plastique de ses chaussures. En contrebas, à une dizaine de mètres devant lui, son regard se figea. Elle était là, allongée. Les membres de son corps recroquevillés. Blandine Varois gisait comme une vulgaire poupée mal articulée. Martin remarqua la masse de cheveux bruns, baignant dans l'eau et maculée de grains de sable. Il s'adressa à ses deux collègues.

— OK, vous m'établissez un périmètre. Personne ne pénètre dans la zone délimitée, c'est compris ?

— Bien, Capitaine.

Martin s'approcha du cadavre. Ses pensées se bousculèrent. Qui était cette femme ? Comment était-elle arrivée sur l'île ? Ce n'était pas le genre d'affaire que la gendarmerie calédonienne traitait habituellement. Des vols, des cambriolages, des violences domestiques, ça oui. Mais une femme retrouvée morte sur un îlot, c'était plus complexe. Quelque chose clochait, Martin le sentait au fond de ses tripes. Il s'agenouilla près du corps. Un courant électrique parcourut tous ses membres. « Mon Dieu », fit-il intérieurement. La phrase de Francis Bonfeux, le gars qui avait retrouvé le cadavre, résonna dans sa tête. Ce visage froid, la peau bleutée. Ces yeux révulsés. La bouche semi-ouverte. Comme si la mort elle-même était venue s'emparer de l'âme de Blandine Varois. Comme si toute son énergie vitale avait été aspirée en une fraction de seconde. Son visage ressemblait à celui du tableau d'Edvard Munch, le Cri. La symbolique même de l'angoisse, de la peur face à la vie. La voix du Kanak fit écho dans le dos de Martin tandis que l'eau continuait de se fracasser contre la boîte crânienne de Blandine.

— Vous croyez qu'elle s'est noyée ? Regardez son visage... J'ai jamais vu un truc pareil de toute ma vie, putain !

Martin soupira. Il tenta de cacher son émotion. À vrai dire, c'était une première pour lui aussi. Des cadavres, il en avait vu au cours de sa carrière. Mais là, c'était différent. Une noyade ? Difficile à croire.

— Une personne qui se noie n'a pas ce regard, se contenta-t-il de répondre. Pour être tout à fait honnête avec vous, je ne suis pas sûr que ce soit l'eau qui ait provoqué la mort.

Il continua de scruter le cadavre. Il n'y avait aucune blessure apparente. Aucune trace de sang ou d'hématomes. Rien qui laissait supposer un choc. Le crâne ou les bras qui auraient heurté la coque d'un bateau ou d'une pierre. Seulement un visage figé. Comme si Blandine Varois avait rencontré le diable en personne et qu'il s'était introduit en elle, sous le moindre centimètre carré de sa peau. Ses artères et ses veines avaient viré au bleu extrême, comme vidées de leur substance vitale.

— Si ce n'est pas l'eau qui l'a mise dans cet état, alors quoi ?

Le capitaine braqua son regard sur les deux globes blancs qui semblaient le fixer. De quelle couleur étaient les yeux de l'étudiante ? Vert ? Marron ? Martin n'en avait aucune idée. Pendant un instant, il eut comme l'impression de contempler une poupée. Un pantin maléfique dont le simple regard vous glace le sang.

— Je n'en ai aucune idée, dit-il. Mais c'est comme si elle était morte de peur.

— Morte de peur ?

Le Kanak semblait désorienté par les mots de Martin qui enfila une paire de gants. Il tourna le corps sur le côté. Blandine Varois portait un pull en cachemire rouge et un jeans bleu taille basse. Aucune chaussure n'était accrochée à ses pieds. Avait-elle eu un accident ? Comment était-elle arrivée sur cette île ? Des points d'interrogation qui s'accumulèrent dans l'esprit du gendarme. Il dégagea quelques mèches de cheveux qui couvraient la joue de la victime lorsque quelque chose capta immédiatement son attention.

— Aidez-moi, s'il vous plaît, dit-il au géant derrière lui.

Celui-ci mit sa main sur le flanc gauche et poussa en avant. Le corps de Blandine Varois se retourna laissant apparaître la blessure.

— Putain, c'est quoi ce truc ? fit l'employé. Comment elle s'est fait ça ?

Martin ne répondit pas, focalisé sur ce qu'il venait de découvrir. Une large entaille en dessous du tronc cérébral. Il toucha la peau, coupée sur une quinzaine de centimètres. Il soupira avant de porter le regard vers le géant.

— C'est pas elle, dit-il.

— Comment ça ?

— Cette entaille. Quelqu'un lui a fait.

— Quoi ? Vous voulez dire que...

Le soleil se réfléchissait sur les fracas de l'eau qui ne cessait de poursuivre sa danse macabre sur les grains de sable blanc. Le capitaine Martin lâcha sa phrase qui fit l'effet d'une pierre lancée sur la surface d'un lac. Comme une onde de choc

qui venait de frapper l'île aux canards. Et qui, bientôt, l'engloutirait.

— Qu'on l'a tuée, dit-il. Cette femme a été tuée...

Plage de l'Anse Vata

Camille sentit la coulée de transpiration dans le bas du dos. Elle ralentit son rythme, reprenant son souffle. Quarante minutes qu'elle courait et les pensées fusaient dans sa tête à une vitesse vertigineuse. Face à elle, l'immensité de l'océan lui rappelait à quel point la vie d'un être humain était insignifiante dans ce vaste univers. Elle reprit sa course d'un pas rapide. Son corps longea la bande herbeuse bordée de palmiers. Chacun de ses pas accrocha l'étendue de sable blanc. Elle accéléra sa foulée tandis que son esprit était déjà loin. Suite à l'irruption de madame Duchesne dans son cours et à l'annonce de la tragédie, Camille avait pris le reste de la journée. Comment enseigner alors que le corps d'une de ses étudiantes est retrouvé sans vie quelques heures plus tôt ? C'était impossible. Le visage de Blandine Varois ne la quittait pas. Comme si l'étudiante l'accompagnait, côte à côte, dans sa course. Que s'était-il passé ? On ne lui avait pas donné plus d'informations. « Je suis désolée, Camille. C'est une de vos étudiantes », avait simplement dit la présidente de l'université.

Une enquête allait être ouverte, mais Camille savait pertinemment ce qui allait se passer. La suite de l'histoire, elle la connaissait. Comme un vieux disque qu'elle avait entendu des centaines de fois. Blandine n'était qu'une simple étudiante, une affaire de plus. Bientôt, sa mort serait vite oubliée. Remplacée par les nouvelles du lendemain. Oubliée par l'urgence de régler les tensions politiques, un autre fait divers ou encore par la prochaine manifestation écolo. Après tout,

pourquoi elle se posait encore des questions ? Désormais, elle était enseignante. Jouer à la super flic, c'était fini. Un passé qu'elle se devait d'oublier. Et pourtant, elle le sentait toujours à la surface. Prêt à surgir au moment où elle s'y attendrait le moins. Grégory, la petite Charlie Leroy. Tout lui revenait en mémoire. Le monstre de la culpabilité la dévorait. Elle devait avancer coûte que coûte. Thomas avait une mère, bordel ! Son front était perlé de sueur alors que ses baskets piétinaient le sable blanc, lui-même maculé d'une eau claire et limpide. Tout semblait parfait ici. Un paysage de carte postale, un endroit isolé loin de la folie métropolitaine, les gens qu'elle avait appris à connaître. Malgré cela, quelque chose manquait. Camille ressentait un vide profond. Un vide qu'elle cachait derrière un sourire forcé, derrière un semblant de vie bien rangée.

Philippe Martin, le capitaine de la gendarmerie, lui avait demandé de passer au poste le lendemain, dans la matinée. Camille s'était posé la question. Pourquoi elle ? Cela faisait plus d'un an qu'elle avait quitté ses fonctions de lieutenant. En quoi son implication changerait quelque chose ? Blandine Varois était son étudiante, c'est vrai. Mais même si sa mort l'avait bouleversée, elle n'était pas de sa famille. Ou peut-être que si, en fin de compte. Camille se rappela que Blandine était une femme solitaire, discrète. Une étudiante talentueuse, mais souvent en retrait. Peu d'amis. Avait-elle seulement eu des liens avec sa propre famille ? Un mari ? Des enfants ? Madame Duchesne n'en avait pas fait allusion lors de sa visite. Ni les gendarmes qui l'accompagnaient. Sans doute était-ce la raison pour laquelle Martin l'avait convoquée. Une enseignante proche de son élève. Quelqu'un qui connaissait ses habitudes, son caractère, mais surtout qui était capable de brosser son profil psychologique. Camille était une experte dans ce domaine, une championne toute catégorie. La présidente de l'université avait bien fait son travail. Exposer son passé d'ex-

lieutenant aux yeux du capitaine Martin. Une étudiante est retrouvée morte et sa prof est une ex-flic gradée ! Camille était sans nul doute le premier point d'ancrage de cette affaire, la première personne à interroger. Dès demain matin à 09h00, le capitaine se jetterait sur elle tel un requin sur sa proie. Et il ne la lâcherait pas.

Camille s'arrêta un moment, appuyée contre l'écorce d'un palmier. Sa respiration était rapide. Son haut noir moulant, trempé de sueur, lui collait à la peau. Elle sentit un mal de crâne taper entre ses deux tempes. L'air était chaud et humide, elle eut comme une envie de vomir. Un manque d'hydratation, c'était ça. Elle était partie trop vite sans prendre la peine d'emporter une bouteille d'eau. Elle se pencha en avant pour calmer sa migraine et respira profondément. Quelle imbécile ! pensa-t-elle. Toujours à vouloir donner le maximum, à se donner à fond. Une voix la sortit de sa bulle.

— Est-ce que ça va ?

Camille mit quelques secondes à réagir avant de se retourner. Un homme vêtu d'un débardeur gris et d'un jogging noir apparut dans son champ de vision. La quarantaine, bien bâti, sportif. Sa masse de cheveux bruns descendait sur ses épaules carrées qui ressemblaient à deux grosses balles de tennis. Une allure de surfeur qui ne laissa pas Camille indifférente. Elle esquissa un sourire, à la manière d'une ado émoustillée.

— Merci, oui. Juste un coup de chaud, rien de grave. Enfin, je crois.

Elle se redressa. L'homme lui renvoya son sourire. Il afficha une rangée de dents parfaitement alignées. Camille remarqua une cicatrice sur le menton qui descendait presque jusqu'à la moitié du cou.

— Vous venez souvent courir ici ?

Camille reprit son souffle, les deux mains sur les hanches.

— Dès que je le peux, répondit-elle. Deux ou trois fois par semaine. C'est vraiment beau ce paysage.

Pourquoi avait-elle dit ça ? Sa phrase était tellement niaise ! Côté séduction, il y avait tout à refaire.

— C'est vrai que c'est magnifique, dit-il. Au fait, je m'appelle Gaël.

Il lui adressa une poignée de main qu'elle accepta timidement. Ses lèvres dessinèrent un sourire presque coincé.

— Camille, moi c'est Camille.

— Enchanté, Camille. Bon, bonne fin de journée alors. Peut-être qu'on se recroisera, qui sait ?

À nouveau, cet alignement parfait des molaires et des incisives.

— Sait-on jamais, oui, se contenta-t-elle de répondre. Bonne journée.

Gaël reprit sa course, activant ses jambes galbées et ses épaules d'athlète. Camille le regarda fouler le sable blanc à la manière d'un sprinter. Qui était cet inconnu ? Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas ressenti cela. Cette sensation étrange mais agréable de chaleur dans le corps. Cette lueur pétillante dans les yeux. Qu'est-ce qui lui prenait ? Ce Gaël était juste un homme comme les autres, un gars qui avait croisé son chemin par hasard et qu'elle ne reverrait sans doute plus

jamais. Pas la peine de s'emballer ! Et puis était-elle vraiment prête à faire entrer un homme dans sa vie ? Elle repensa à Grégory et chassa cette idée de sa tête. Elle jeta un œil à sa montre électronique. 17h00 passées. Il fallait récupérer Thomas, prendre une douche et corriger quelques copies. L'image de Blandine martela sa mémoire. C'était juste dingue, cette histoire. Comment avait-elle pu être retrouvée sur cette île ? De quoi était-elle morte, en fin de compte ? Elle longea une autre allée de palmiers, la respiration saccadée et l'esprit embrumé de questions. Demain matin, à la première heure, elle serait dans le bureau de Philippe Martin. L'eau turquoise défilait devant ses yeux tandis que l'air chaud pénétrait ses poumons. La maison n'était plus qu'à deux kilomètres. Une heure plus tard, Camille était allongée sur son lit, les écouteurs dans les oreilles. Elle pensa à sa rencontre avec Gaël et sourit. Elle ferma les yeux, bercée par la musique de Smells Like Teen Spirit, de Nirvana. "Load up on guns, bring your friends, it's fun to lose and to pretend, she's over bored and self-assured, Oh, no, I know a dirty word..."

72 heures auparavant

L'odeur clinique était à la limite du supportable. Blandine entendait le bip à répétition, étouffé par le casque posé sur son crâne. La jeune femme était assise sur une sorte de fauteuil et des capteurs étaient reliés à ses deux avant-bras. Un simple chemisier recouvrait sa peau nue. Son cœur battait légèrement plus vite que la normale. Certainement l'appréhension de l'expérience. Une équipe médicale recherchait des patients de 20 à 50 ans pour effectuer des tests destinés à la lutte contre le cancer, un truc dans le genre. Elle avait reçu un document sur lequel elle avait complété son nom, son prénom et d'autres infos comme sa taille, son poids ou encore son groupe sanguin.

Après avoir hésité, elle avait signé et accepté les termes du contrat. Une clause de confidentialité était indiquée en bas de page de la dernière feuille. La somme d'argent proposée était plutôt conséquente pour quelques heures passées à être analysée sous toutes les coutures. Le médecin qui l'avait reçue lui avait fourni tout un tas d'explications dont elle n'avait retenu que la moitié. En gros, l'expérience consistait à évaluer ses réactions face à des images. On allait mesurer son rythme cardiaque, sa tension artérielle, son activité cérébrale. Toute une flopée d'exams que les gars en blouse blanche analyseraient parmi ceux des autres patients, ou plutôt des autres cobayes. Si ça pouvait contribuer à trouver un remède contre le cancer, alors pourquoi pas ? Et la somme versée sur son compte mettrait clairement du beurre dans les épinards, c'était évident !

Le bip infernal ne cessait de parvenir à ses tympans, écrasés par la mousse du casque. Elle décolla légèrement son dos qui collait contre le fauteuil. Il faisait chaud et l'odeur de la pièce était loin d'être agréable. Quel produit avaient-ils utilisé ? Trente minutes plus tôt, un homme à lunettes, glabre, l'avait placée sur le fauteuil et avait badigeonné ses bras d'un produit transparent et liquoreux qui sentait fort, comme de l'alcool. La même odeur que le formol que l'on utilise dans les chambres funéraires ? Sans doute était-ce l'odeur du produit qu'elle sentait dans ses narines. L'écran posé devant ses rétines était noir. Un bruit se fit entendre. Comme une porte qui claquait. Ne pas savoir ce qui se passait de l'autre côté de la pièce était perturbant, se dit-elle.

Une pensée lui traversa l'esprit. Avait-elle eu raison d'accepter ? Était-il encore temps de tout laisser tomber ? De renoncer à l'argent ? Elle inspira puis expira lentement. Derrière le miroir sans tain, des hommes en blouse blanche

s'agitaient sur les moniteurs, vérifiant chaque donnée. Un des laborantins tenait un dossier dans ses mains. Il parcourut la fiche devant ses yeux. Toutes les infos sur la patiente 47 y étaient mentionnées. Il jeta un regard à travers la glace. Blandine Varois, attachée sur son fauteuil, attendait que l'expérience commence.

— Bien, dit-il. Voyons ce que cette patiente nous réserve.

Ses yeux balayèrent les lignes noires les unes après les autres. "Blandine Varois, 29 ans, 1M67, 69 kilos, célibataire sans enfants. Parents décédés il y a 13 ans. Bac scientifique. Études universitaires, spécialité science du comportement criminel. Groupe sanguin : 0+. Non fumeuse. Natation. Condition physique normale. Pulsations cardiaques/minutes : 57. Aucune anomalie cérébrale. Pression artérielle correcte (tension systolique : 118, tension diastolique : 91) Peur répertoriée : Ophiophobie."

— La peur des serpents ? Intéressant...

À nouveau, il jeta un regard à travers le miroir.

— Une des peurs les plus ancestrales, fit remarquer son collègue.

— D'où ça lui vient ? Un trauma dans son enfance ?

— Quand elle était ado, précisa son confrère. Elle n'avait que 13 ans lorsqu'elle s'est retrouvée face à face avec un python alors qu'elle était invitée à une fête d'anniversaire chez une de ses amies du collège. Le père de la copine avait un terrarium. On ne sait pas comment, mais l'animal en question s'est fait la malle et a atterri dans une des chambres. Les gamins faisaient la fête et étaient collés à leur écran, ils n'ont pas entendu les cris, ajouta-t-il. Vous imaginez un peu le truc ?

Se retrouver coincée dans une chambre seule à seule avec un de ces monstres ?

— Sacrée histoire. À faire froid dans le dos. Et comment ça s'est fini ?

— C'est le père qui est rentré plus tôt de son boulot et qui a entendu les pleurs de la patiente. Ils ont retrouvé la petite, tétanisée et coincée contre une table de nuit, tandis que le python rampait lentement vers elle, la gueule grande ouverte. Depuis, la simple vue d'un serpent la fige sur place, le souvenir remontant à la surface.

— C'est parfait, rétorqua son collègue. Bien, je crois qu'on peut commencer. Et vous connaissez le protocole ? On va jusqu'au bout, pas question d'y mettre un terme, c'est bien compris ?

Le jeune laborantin acquiesça. Il reprit le dossier sur lequel une étiquette blanche était collée. «Projet Phobos», était-il écrit noir sur blanc. En référence au dieu grec du même nom. Dans la mythologie grecque, Phobos est le fils d'Arès et d'Aphrodite. Accompagné de son frère Deimos, il incarne la crainte, la peur panique. Terrorisant ses victimes sur le champ de bataille. Les faisant mourir d'effroi. Le laborantin appuya sur un des boutons et la voix résonna dans le casque de Blandine dont l'attente devenait angoissante à chaque minute qui passait.

— Bonjour, Blandine, est-ce que vous m'entendez ? Si oui, faites un simple geste de la tête.

La patiente 47 leva la tête puis l'abaisse mécaniquement.

— Bien, alors nous allons pouvoir débiter l'expérience. Détendez-vous au maximum, tout va bien se passer.

— Je ne vois rien ! s'exclama la jeune femme. Seulement un écran noir et...

La voix emplissait ses oreilles.

— C'est normal, expliqua l'homme. Comme on vous l'a expliqué, nous allons faire défiler des images afin de faire réagir votre cerveau et analyser vos réactions. Le but est de générer des stimuli électriques au niveau du tronc cérébral et d'évaluer leur impact sur votre système nerveux et hormonal.

Blandine ne comprenait rien à tout ce charabia scientifique. Elle tenta de calmer sa respiration. Elle entendit son cœur battre dans sa poitrine.

— Au moment où je vous parle, des capteurs mesurent votre rythme cardiaque et votre activité cérébrale. Vos pulsations sont un peu élevées, mais c'est tout à fait normal à ce stade de l'expérience. Si vous êtes prête, je vais lancer la séquence d'images, dit-il. Et rappelez-vous, nous ne pouvons pas arrêter l'expérience tant qu'elle est en cours. Tout arrêt, même momentanément, fausserait les analyses et reviendrait à tout recommencer. Vous êtes prête ?

Blandine n'était pas très sûre, mais hocha de la tête.

— Je suis prête, dit-elle.

Elle inspira aussi fort qu'elle le put lorsqu'un grésillement se fit entendre dans le casque.

— Projet Phobos en cours sur la patiente 47, fit l'homme en appuyant sur son magnétophone qui enregistra sa voix rauque. Expérience Apophis lancée, ajouta-t-il.

Le nom collait parfaitement à ce que Blandine Varois s'apprêtait à vivre. Apophis était un dieu de la mythologie égyptienne. Un dieu de la nuit, des ténèbres. Représenté comme un grand serpent, le plus souvent avec une taille gigantesque et surnaturelle. La personnification ultime du chaos, du mal. Son nom Aapep, en égyptien ancien, signifiait « serpent géant ».

L'écran noir laissa place à une première image. Un enfant jouant sur une balançoire. Le rythme cardiaque de Blandine était stable, elle se sentait détendue. Une seconde photo apparut, accompagnée d'une musique relaxante. Une femme allongée au bord d'une piscine en train de sourire. Tandis que la mémoire de la patiente enregistrerait le défilement des images, les hommes en blanc scrutaient l'écran de leur moniteur. La photo d'un berger allemand montrant les crocs fit accélérer les pulsations d'un cran. Une musique inquiétante résonna dans le casque. Les mains de la patiente 47 agrippèrent le cuir du fauteuil.

Derrière le miroir sans tain, le responsable des opérations affichait un sourire, prenant plaisir à observer les réactions du cobaye. Quelle serait la prochaine étape ?

— Son rythme cardiaque a augmenté de quelques battements par minute et sa pression artérielle n'a pas bougé, affirma le laborantin à ses côtés. En revanche, les capteurs sur sa peau montrent une augmentation de la chaleur corporelle. Sa respiration semble plus rapide.

— Parfait, c'est exactement ce qu'il nous faut. Alternons entre des images de joie et de tristesse, mettez du sexe entre les deux. Puis lancez la phase Apophis.

— Monsieur, je crains que si on...

— Faites ce que je vous dis, c'est compris ?

Le ton de la voix avait changé. Tout comme le regard froid, déterminé, observant de l'autre côté du miroir. À nouveau, une musique douce, une mélodie. Un bébé qui dort dans un berceau. Blandine se mit à sourire. Puis la pression artérielle chuta brutalement. L'image de deux enfants décapités dans une salle sombre. Des cris d'enfants à l'agonie. Ses battements de cœur s'accéléraient d'un coup. Une autre image apparut devant ses yeux. Tout s'enchaînait si rapidement. Un homme musclé, nu sous la douche, son sexe dur entre les mains. Sur le moniteur, le pic d'ocytocine grimpa en flèche. Blandine ressentit une courte excitation sexuelle. Un champ de fleurs, un cimetière, un vampire, un couple en train de faire l'amour. Les capteurs enregistraient toutes les réactions de la patiente. À quoi servait tout ça ? pensa Blandine. Quel rapport avec la lutte contre le cancer ?

Soudain, l'écran devint noir. Plus rien. Aucun son ni aucune image.

— C'est terminé ? dit-elle. Mon écran est noir et je ne...

Tout d'un coup, son cœur se mit à battre la chamade comme s'il voulait sortir de sa poitrine. Ses ongles s'enfoncèrent dans les accoudoirs du fauteuil et tout son corps se raidit comme un morceau de bois. Le volume de la musique augmenta dans le casque. Juste devant elle se tenait la bête. Avec ses yeux jaunes, sa peau marron et son ventre blanchâtre.

— Non, pas ça ! hurla la jeune femme. Pas les serpents, non !

Le monstre se rapprocha, glissant sur son ventre visqueux. Sa langue semblait caresser le visage de la

patiente 47 qui fut prise de panique. Son corps s'agitait telle une souris prise au piège. La bête allait la dévorer.

— Arrêtez ! Arrêtez l'expérience, je vous en supplie !

Personne n'entendit ses cris. Les capteurs commencèrent à s'affoler.

— C'est maintenant que ça va devenir intéressant, dit l'homme, captivé par la scène.

Très vite, Blandine fut entourée par des dizaines de serpents qui semblaient tous obéir au Python Royal. Leurs yeux verts, jaunes, étaient menaçants. Elle entendit le sifflement de leurs langues qui sortaient de leurs gueules immondes. Un courant électrique la parcourut dans tout le corps. Elle hurla de toutes ses forces. Son cerveau ne faisait plus la différence entre la réalité et la fiction. Il y en avait de toutes les tailles et de toutes les couleurs. Des vipères aspics au corps épais et à la tête large et triangulaire, des crotales diamantins au museau arrondi et leurs larges écailles au-dessus des yeux, les pupilles fendues verticalement.

— Arrêtez, je vous en supplie ! Pourquoi vous me faites ça ? Arrêtez ! hurla-t-elle de désespoir.

Elle balançait son corps de toutes ses forces pour libérer ses avant-bras et arracher le casque, mais c'était impossible. La musique s'amplifia, encore plus horrible. Les monstres rampants à la peau froide s'enroulèrent autour de son corps, de ses jambes, de sa tête. Tout semblait si réel ! Blandine Varois était prisonnière de sa phobie. Son rythme cardiaque était au plus haut. Plus de 212 pulsations/minute et sa tension systolique dépassa les 166. Le Python Royal, massif et puissant, la fixa dans les yeux et ouvrit sa grande gueule

comme s'il s'apprêtait à l'avaler. Le corps de Blandine l'abandonna. Le traumatisme qu'elle avait vécu étant ado avait refait surface, à la puissance 1000. Son cœur passa la barre des 220 pulsations. Les convulsions suivirent et ses yeux se révolvèrent. Terrorisée par ses visions, l'arrêt cardiaque suivit naturellement. Le ballet des capteurs cessa presque instantanément. À travers le miroir, les hommes en blanc observaient la patiente 47 qui ne montrait plus aucun signe de vie. Le bip à répétition laissa place à un silence, brisé par la voix du médecin-chef.

— Expérience Apophis terminée, dit-il en parlant dans son magnétophone. Décès de la patiente 47 enregistré à 11 h 09 le 13 mai 2025. Phase d'extraction en cours, ajouta-t-il.

Puis il s'adressa à deux de ses collègues.

— Préparez le corps pour l'extraction, et vite.

Les deux hommes acquiescèrent, entrèrent dans la pièce et détachèrent le corps de Blandine Varois du fauteuil sur lequel elle venait de succomber à sa plus grande peur. Toute la pièce fut nettoyée, désinfectée et le corps emmené pour la prochaine étape. Apophis, le dieu serpent, venait de dévorer sa nouvelle victime.

[COMMANDEZ CE ROMAN](#)

